

Prochain épisode Le premier roman de Hubert Aquin

Yves Préfontaine and Mireille Bigras

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60013ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Préfontaine, Y. & Bigras, M. (1965). Prochain épisode : le premier roman de Hubert Aquin. *Liberté*, 7(6), 557–563.

prochain épisode
le premier roman de Hubert Aquin

1.

"Je ne veux plus vivre ici, les deux pieds sur la terre maudite, ni m'accommoder de votre cachot national comme si de rien n'était. Je rêve de mettre un point final à ma noyade qui date déjà de plusieurs générations. Au fond de mon fleuve pollué, je me nourris encore de corps étrangers, j'avale indifféremment les molécules de nos dépressions séculaires, et cela m'écoeure. Je m'emplis de père en fils d'anti-corps; je me saouïe, fidèle à notre amère devise, d'une boisson nitrique qui fait de moi un drogué."

Dois-je avouer que je me sens doublement mal placé pour traiter du roman d'Hubert Aquin. En premier lieu, parce que la plupart des critiques ont déjà presque tout dit sur lui, (je dis bien presque, car cet ouvrage est d'une qualité étrange et d'une densité quasi insondables), en second lieu parce que Hubert Aquin, je le dis sans pudeur, est de tous mes amis, celui dont l'intelligence, la sensibilité, le cheminement intellectuel m'apparaissent les plus authentiques, jusque dans ses troubles, et paroxystiques retranchements.

Avec Hubert Aquin, nous nous trouvons certes devant un nouveau romancier qui met, sur ce que j'aime appeler la *québécoïté* (cette qualité de sensibilité singulière et à peine formulée qui nous caractérise collectivement) des phrases *inouïes* au sens strict du terme. C'est-à-dire que, si on les entendit déjà, ce ne fut toujours que par bribes poétiques, ou sous forme de slogans politiques, ou dans les diatribes de ceux qui se sont donné pour mission de nous *dé-réaliser*, de nous entretenir dans le cauchemar feutré de notre agonie séculaire.

Certes un nouveau romancier. Mais il ne faudrait pas oublier, qu'outre ses activités professionnelles agitées, Hubert Aquin est sans doute l'un des intellectuels canadiens-français de notre génération qui, dans ses articles épisodiques, a de plus près cerné l'essence de l'éducation québécoïse, l'un de ceux qui, de par le raffinement de sa culture philosophique, littéraire et anthropologique était le plus apte à jeter les bases d'une phénoménologie de la société canadienne française. De tous les articles d'Aquin parus, dans la revue LIBERTE, soit dans

PARTI-PRIS celui intitulé "La fatigue culturelle du Canada français" (publié dans LIBERTE en mai 1962) est, à mon sens, un document historique qu'il faudrait publier à 5 millions d'exemplaires. Que chaque Canadien français en connaisse la profondeur et la portée. Or il arrive ceci au moment de sa parution à LIBERTE nous attendions une réaction, n'importe laquelle, mais une réaction franche. On en parla, certes dans les journaux, chuchotements parfois favorables qui laissaient trop souvent sous-entendre qu'on avait mal compris. Car ce qui nous sert d'*intelligentsia* n'a pas l'habitude d'entendre les problèmes de sa communauté formulés à une telle altitude de conception et d'expression. La réponse à cet essai fondamental équivalait à un silence imprégné d'ignorance. La revue CITE LIBRE venait de publier la somme anti-séparatiste "La trahison des Clercs", sous l'impulsion, entre autres, des deux nouveaux députés missionnaires de la cause canadienne-française au parlement fédéral. Personne, je le dis avec conviction, personne à CITE LIBRE n'était en mesure de répondre à Aquin, sur le même terrain, avec les mêmes armes. Et c'est l'un des drames de cet écrivain un moment politisé. Il avait, il conserve des armes redoutables mais il ne peut croiser le fer qu'avec des fantômes. Et ces fantômes ce ne sont pas seulement ses propres fantômes, de violence et d'amour ou des deux, pour la communauté canadienne-française. C'est, surtout, l'absence d'interlocuteurs valables, je dirais même, d'*ennemis à sa mesure*. En ce sens, Hubert Aquin est un autre sacrifié. Pour être chrétien de tradition, occidental de culture, américain de situation, le Canada français n'en pratique pas moins une forme insidieuse de sacrifices humains, une anthropophagie du dedans, une psychophagie collective. Cela ne nous empêche pas, évidemment, d'être vaguement civilisés. Des civilisés en partie *dé-culturés*, même pas totalement acculturés au monde anglo-américain puisque nous nous obstinons à perdurer tels que nous sommes ou tels que nous croyons être, ou tels que nous voudrions être. De tout cela Hubert Aquin témoigne. Il est bien de notre génération d'écorchés. Mais d'écorchés qui tentent d'exorciser la blessure par l'action, pure ou magique, et maintenant, pour Aquin par la *thérapie littéraire*. Dans l'article dont je viens de parler, on trouvait des passages comme celui-ci :

"Somme toute, nos penseurs ont à maintes reprises refusé la dialectique historique qui nous définit et ont fait appel à une autre dialectique qui en élargissant la confrontation ou en la rapetissant à outrance signifiait un refus de considérer le Canada français comme une culture globale. Ce refus a constitué la base idéologique de plusieurs systèmes de pensée au Canada. Nos penseurs ont déployé un grand appareil logique pour sortir de la dialectique canadienne-française qui demeure, encore aujourd'hui épuisante, déprimante, infériorisante pour le Canadien français. Le "Comment en sortir ?" a été le problème

fondamental de nos penseurs et leurs fuites dialectiques ne font qu'exprimer tragiquement ce goût morbide pour l'exil dont nos lettres depuis Crémazie, ne font que retentir. Ce qu'ils ont fui, dans le gaspillage idéologique ou les voyages, c'est une situation intenable de subordination, de mépris de soi et des siens, d'amertume, de fatigue ininterrompue et de désir réaffirmé de ne plus rien entreprendre. Le Canadien français se présente souvent dans ses plus hauts porte-parole, comme un peuple blasé qui ne croit ni en lui ni en rien. L'auto-dévaluation a fait son oeuvre, depuis le temps, et s'il fallait n'en citer qu'une preuve, je mentionnerais la surévaluation délirante dans laquelle donne maintenant le Canadien français séparatiste. Il se bat les flancs, mais il faut dire à sa décharge, que s'il ne le fait pas, il risque bien, conditionné comme il l'est à l'affaissement et la défaite, de se prendre pour le dernier des idiots, ce que son propre milieu ne manque jamais de lui faire savoir."

Je n'ai pas encore parlé de PROCHAIN EPISODE, le récent roman d'Aquin et je n'ai que fort peu d'espace pour le faire. Qu'en dire, sinon que le roman québécois prend avec lui un tournant que nous attendions depuis longtemps, qu'Aquin se révèle non seulement créateur d'un style neuf, étincelant, d'une forme romanesque essentiellement moderne qui n'a pas oublié, contrairement à certains nouveaux romans que l'homme se définit aussi par certaines glandes que je n'ai pas à nommer. Qu'en dire sinon que c'est l'un des plus beaux actes d'amour de notre littérature où l'amour, justement, et le pays, sauf chez certains poètes, ne percent qu'avec une timidité de vierge tremblante. Kateb Yacine a aussi décrit le drame algérien dans un roman révolutionnaire qui échappait à la simple chronique sociale : NEDJMA. La femme y jouait aussi un rôle de premier plan. L'identification entre une image trouble de l'aimée, le pays à faire et le projet révolutionnaire est la clé de ce roman qui résonnera longtemps encore comme l'écho d'une bombe. Car c'en est une, et d'une toute autre efficience, à long terme, que celles du F.L.Q.

Ce qui importe dans ce roman, que d'aucuns qualifieront de séparatiste, c'est que le problème du séparatisme comme tel se trouve transcendé, transmué dans le creuset d'un verbe profondément poétique, en ce qu'Aquin, parlant de l'amour, appelle une *synthèse lyrique*. Pas un Québécois ayant un minimum de 70 de quotient intellectuel n'a le droit d'ignorer cette oeuvre qui met sur nos blessures et les siennes une parole de fer rouge.

"Chef national d'un peuple inédit ! Je suis le symbole fracturé de la révolution du Québec, mais aussi son reflet désordonné et son incarnation suicidaire. En moi, déprimé explosif, toute une nation s'aplatit historiquement et raconte son enfance perdue, par bouffées de mots bégayés et de délires scripturaires et, sous le choc noir de la

lucidité, se met soudain à pleurer devant l'immensité du désastre et l'envergure quasi sublime de son échec."

Pour les chrétiens de gauche incorrigibles, je leur rappelle la célèbre phrase de leur philosophe favori, Teilhard de Chardin : "Il faut des nations pleinement conscientes pour une terre totale."

YVES PRÉFONTAINE

P.S. On reprochera peut-être à ce *témoignage* d'être trop élogieux.

Je laisse à d'autres, aux purs analystes littéraires, le soin de décortiquer ce que, personnellement, je me contente d'*aimer* et de *vivre*.

2

La première lecture de PROCHAIN EPISODE m'a bouleversée du fait que j'y ai reconnu mes inquiétudes, mes affolements, mes questions; j'y ai aussi reconnu une démarche intérieure sur laquelle la mienne se greffait sans cesse de façon obsédante. J'y ai reconnu ce québécois à la recherche de son identité, ce québécois sans racines, issu de tous, issu de rien, sans nom et personne pour le nommer. Le livre devint ma question, le héros (car c'en est un) mon image, l'aimée et H. de Heutz, d'autres reflets de moi-même.

Une question attend une réponse; je n'en ai pas, sauf peut-être la possibilité de dire une opinion que je crois objective parce qu'elle touche au plus profond de la subjectivité d'un chacun. Une tentative d'analyse de la situation affective de cet écrit m'intéresse donc pour cette raison. Tout d'abord une mise au point.

Monsieur Aquin a dit qu'il s'était servi d'éléments autobiographiques comme d'un tremplin vers l'oeuvre littéraire; j'ajouterai que je crois l'inverse aussi vrai: le genre littéraire m'apparaît avoir été le tremplin utilisé pour dire et servir une vérité, la sienne; et pourquoi pas? Le témoignage est émouvant; le livre me semble être une projection écrite d'un drame personnel à chacun de nous, d'un drame national. "Rien n'empêche le déprimé politique de conférer une coloration esthétique à cette sécrétion verbeuse". (p. 26)

En avant donc pour l'analyse de ce héros innommé qui vit aux racines mêmes de notre existence. Pour faciliter ma propre sécrétion verbeuse, je l'appellerai H, de la première lettre du mot héros.

Le québécois

L'évolution de H est caractérisée par un mouvement dialectique constant. Amour et agressivité, vie et mort, violence et apathie, homicide et suicide, certitude et doute, joie et mélancolie, le conduisent dans le dédale d'événements qu'il mène et qui le mènent alternativement selon la nature de l'élan intérieur et l'emprise de l'angoisse.

Qui donc est H sinon le réprimé qu'il y a en nous, parfois le désespéré, souvent l'étouffé ? La tentative de rassembler ses morceaux est audacieuse; l'éparpillement est d'importance; nous avons habitué notre entourage à la propriété des plus importants de ces morceaux.

Que s'est-il donc passé pour que H soit à ce point divisé ? Que se passe-t-il donc pour que son identité naissante s'acquiert dans un mouvement irréversible de l'affirmation de ses besoins ? H le sent bien qui crie son désarroi pour n'en pas mourir; ne tente-t-il pas de construire son identité au sein même de l'aimée ? Mais H a peur, oui de la peur qu'il a aux tripes qu'il tient, car le cri qui jaillirait pourfendrait le roc de l'inconscience.

Voilà une des images du québécois; la souffrance est son apanage, l'accablement, la source de sa révolte.

Une autre image, je dirai même d'autres images de notre québécois se dessine dans cette femme, K, à la fois belle, majestueuse et aimante. Mais son "importance" inquiète; elle rappelle la géante dont avaient besoin Baudelaire et Edgar Allan Poe; une géante est aussi un gouffre, un danger d'envahissement qui vide l'entourage. Au fur et à mesure que l'action se déroule, nous sentons monter l'inquiétude: le vampire se cache-t-il derrière tant de beauté ?

Une autre blonde se profile à l'horizon: inconnue douteuse, traîtresse peut-être, on ne peut pas ne pas y penser. En voilà assez; il n'en faut pas plus pour associer spontanément à ces images le spectre de la mère canadienne-française, l'éminence grise qui hante nos mouvements d'indépendance.

Pour notre héros H, la femme est sur un piédestal, présidant avec une force inquiétante à l'évolution de l'action la trame est tissée d'avance par elle. Ne retrouvons-nous pas ici de façon frappante l'essentiel du matriarcats québécois ?

De l'extérieur versus de l'intérieur

Le parallèle de l'histoire nationale et de l'histoire individuelle est inévitable; (le terroriste et l'amoureux sont étroitement imbriqués). H est transbahuté de la prison à une institution psychiatrique. La prison est un endroit où l'individu est aux prises avec la justice sociale; l'institut, l'endroit où il fait face à une justice intériorisée qui est ici

punitive; cela veut dire abandon, culpabilisation d'avoir voulu rompre le cordon. C'est pourquoi la joie appelle la mélancolie et le bonheur réveille des accords funèbres.

Notre héros se sent désidentifié; il ne sait plus qui il est, ce qu'il doit penser ou faire et s'épuise dans le doute obsédant.

L'identité naissante

"Voilà soudain que je rêve que mon épopée déréalisante s'inscrive au calendrier national d'un peuple sans histoire. Quelle dérision, quelle pitié ! C'est vrai que nous n'avons pas d'histoire". (p. 94).

Dois-je comprendre ici que le peuple québécois est aussi inexistant que l'amirauté suisse ? Bien sûr, l'enseignement de l'histoire du Québec dans les écoles, ce n'est pas pour demain. Mais comment peut-on nier notre histoire ? Serions-nous honteux d'un meurtre et d'une trahison ?

Où est-il ce père, engendreur, dont le rôle est de désengluier l'enfant de la mère et d'établir un ordre protecteur ? Le mouvement thalassien de H. c'est un retour à la minéralisation, à la paix primitive, au magma, à la mer, à la géante : c'est un suicide.

Aurions-nous tué la nature primitive du père dans le symbole même de l'Indien que nous avons anéanti ? N'oublions pas qu'un repas totémique s'est fait, puisque l'Indien ressuscite partout : dans les dessins d'enfant, dans les fantasmes, les contes, la chanson, les arts, le goût de la chasse, les sports, etc... Nous exhibons les Indiens aux étrangers; avec maladresse, je l'admets; mais qu'on me prouve qu'ils ne participent pas de notre fierté nationale ?

Bien sûr, nous éprouvons un certain malaise à l'avouer; c'est gênant, après tout, ce meurtre qui entache notre conscience.

De plus, ce héros qui se veut un pur, sent venir le dénoncement de sa trahison, dans le portrait dédoublé de la femme blonde; il sent venir la mise à jour de sa propre complicité; car finalement, qui nous a fait ce que nous sommes, sinon nous-mêmes ?

La colère est en nous, elle est grande, menaçante; elle est à la mesure de notre culpabilité. Etre l'objet de telles accusations n'intéresse personne; c'est en effet fort inquiétant; on se résout alors à faire de l'autre son persécuteur. H de Heutz n'est-il pas le reflet de la persécution intérieure de H ? Et le doute obsédant, je dirais presque hallucinant que H connaît, témoigne de sa difficulté presque insurmontable de prendre position de façon définie. H et H. de Heutz ne sont-ils pas les deux faces de notre ambivalence inhérente à notre crise d'identité ?

H, K et nous tous, nous sommes à la période des balbutiements, où les cris et les agissements semblent offrir plus de possibilités que

les longs et patients mouvements intérieurs. Seul, le coupable s'agite et devient "le symbole fracturé de la révolution du Québec, le reflet désordonné, l'incarnation suicidaire".

Si nous sommes d'accord sur l'intériorisation du problème, ne venons-nous pas de signer notre nouvelle naissance; car, nous vivrons, cela, c'est certain. H et K sont les pôles de notre propre conflit intérieur; des mythes puissants président à notre naissance. A nous donc, la démystification! Seule façon de compenser la carence narcissique d'un peuple né dans la difficulté et la confusion. Car il semble qu'il ne soit pas tout à fait impossible de vivre normalement dans notre pays.

Je m'arrête ici; cette opinion est personnelle; elle est mon écho intérieur de la parole de Monsieur Aquin, parole transmise dans une oeuvre poétique où se conjuguent, de façon qui ne peut cesser d'émouvoir, l'infinie tendresse et la force admirable d'un auteur digne de ce nom. L'analyse est extrêmement fragmentaire; elle est une série d'hypothèses; si elle est réductrice de la pensée de l'auteur, j'accuserai seule la façon dont je m'exprime, car ce livre a laissé en moi, en plus d'une émotion indescriptible, des traces qui m'emmènent vers des horizons nouveaux dans mes recherches sur l'identité nationale.

MIREILLE BIGRAS